

Un bleu du ciel irréductible...

Sur la route de Dijon à Gray, à la fin de l'hiver, en 1972, j'ai dû m'arrêter, dégrisé après une overdose de réductionnisme. Mettre tout dans rien, déduire tout de presque rien, commander, obéir, hiérarchiser, être profond, être supérieur ; ramasser les choses et les faire tenir dans un tout petit espace. N'avoir pour compagnons, comme ceux de ma caste, que les dragons du Rien et celui du Tout... J'ai ressenti comme une lassitude, surtout que ça ne rentrait jamais, que presque tout restait dehors et que les arbres le long de la route s'en trouvaient tout chiffonnés. Chrétien, philosophe, intellectuel, bourgeois, mâle, provincial et français toujours, j'ai décidé de laisser la place et d'offrir aux choses dont je parlais autant d'espace qu'il est en elles pour « prendre leurs distances », comme on disait au cours de gymnastique. Je ne savais encore rien de ce que j'écris ici, mais je me répétais seulement : « rien ne se réduit à rien, rien ne se déduit de rien d'autre, tout peut s'allier à tout ». C'était comme un signe de croix qui éloignait un à un les mauvais démons. Le ciel était d'hiver et très bleu. Il ne demandait plus que je le fonde sur une cosmologie, que je le rende dans un tableau, que je le capture dans un poème, que je le mesure dans un article de météorologie, que je l'établisse sur un Titan afin qu'il ne me tombe pas sur la tête. Il s'ajoutait aux autres cieus, n'en réduisant aucun autre et ne s'y réduisant pas. Il prenait ses distances, s'enfuyait et s'établissait quelque part où il définissait tout seul comme un grand sa place et ses buts, ni connaissable, ni inconnaissable. Moi et lui, eux et nous, nous nous entre-définissions, et, pour la première fois de ma vie, j'ai vu les choses irréduites et fériées.

Bruno Latour, *Irréductions*, 1984

Si nous pensons la couleur dans le cadre des modes d'existence définis par Latour, nous pouvons l'appréhender selon différentes logiques : perceptive, artistique, physiologique, industrielle, symbolique, etc. Chaque domaine engage un rapport spécifique à la couleur : le-la physicien-ne la décrit en termes de spectre lumineux, l'artiste en termes de matière et d'intensité, l'industriel-le en termes de reproduction et de standardisation, tandis que les cultures lui attribuent des significations variables.

Les objets prennent leur signification dans les réseaux où ils circulent.

Un pigment comme le bleu outremer, par exemple, n'est pas qu'une substance chimique, il est aussi le produit d'une chaîne d'acteurs : mineur·euse·s extrayant le lapis-lazuli, chimistes cherchant à le reproduire artificiellement, commerçant·e·s le commercialisant, artistes l'intégrant à leurs œuvres, et institutions régulant son usage. La couleur peut donc être vue comme une entité relationnelle, un phénomène qui circule, se transforme et acquiert des significations au sein de multiples réseaux.

Elle n'appartient à aucun domaine en particulier, mais les traverse tous. Dans les sciences, la couleur devient un enjeu de classification et d'interprétation ; en politique, elle marque des identités et des appartenances ; en anthropologie, elle façonne des cosmologies et des croyances ; tandis qu'en psychologie, elle est étudiée comme vecteur d'émotion et d'influence. Il n'y a pas une couleur, mais des couleurs, toujours situées, toujours médiatisées par les contextes dans lesquels elles apparaissent.

Concepts-clés : modes d'existence, irréduction, réseaux, acteurs